Peut-on perdre la liberté ?

Proposition d'Erica Alouette

On peut définir l'homme comme l'être qui, au sein de la nature, a le privilège de pouvoir se déterminer de manière autonome sans être nécessité par les causes extérieures: grâce à sa conscience de soi et sa raison, il est doué de libre-arbitre; en outre, la liberté est aussi un produit politique par lequel l'Etat reconnaît aux citoyens un ensemble de droits qui les protègent de la loi du plus fort. Mais plusieurs problèmes se posent: d'une part, la liberté comme propre de l'homme est-elle un acquis définitif, ou bien quelque chose de fragile qu'il est dès lors possible de perdre ? D'autre part, qui peut m'ôter la liberté ? Les causes de l'aliénation sont-elles plutôt transcendantes (situées par exemple dans la nature, ou dans la société), ou plutôt immanentes (situées en moi-même et dont je serais alors responsables) ? Enfin, le présumé du sujet peut être interrogé: si on peut perdre la liberté, alors cela signifie qu'on la possède d'abord; mais la liberté ne peut-elle pas être suspectée d'être une illusion ?

La liberté est-elle une propriété permanente de l'être humain ? On peut penser que la liberté est plutôt une construction qu'un donné: l'enfant n'est pas encore libre car il est l'esclave de ses désirs; c'est pourquoi, comme Kant le montre dans *Propos sur l'éducation*, il importe de l'éduquer. L'éducation se compose des soins, mais aussi d'une discipline contraignante par laquelle on force l'enfant à se conformer aux lois des maîtres, et d'une formation de la raison par laquelle on éclaire l'enfant afin qu'il puisse se passer des tuteurs et penser par lui-même. L'autonomie suppose donc d'en passer par une hétéronomie première: je dois gagner ma liberté en obéissant d'abord à une législation extérieure, celle de mes parents, de mes maîtres et mes éducateurs. Par l'éducation, il s'agit de passer d'une liberté illusoire et injuste (la liberté licencieuse qui consiste à faire tout ce que l'on désire) à une liberté réelle et juste (la liberté comme obéissance aux lois communes de la raison qui a le souci de l'intérêt général). Je serai libre quand je comprendrai que j'ai des devoirs auxquels je dois me conformer, et qu'autrui a une valeur absolue et dispose de droits subjectifs que je dois respecter.

Qui peut m'ôter la liberté ?

- je peux être aliéné par des causes transcendantes. Par exemple, un Etat injuste peut organiser légalement une traite par laquelle je suis mis en esclavage. Dans un Etat démocratique, je suis également exposé à une perte relative de liberté, même si celle-ci est juste: quand je ne me conforme pas aux lois, je suis puni par la force (par une amende, une peine de prison, etc.). On dit de moi que je ne suis pas simplement un citoyen souverain, mais aussi un sujet.
- Mais je peux être à l'origine de ma propre aliénation. Ainsi, comme le montre Sartre dans *L'être et le néant*, l'homme est tenté par la mauvaise foi: au lieu de considérer que l'existence précède l'essence, il préfère imaginer que l'essence précède l'existence, autrement dit qu'il est condamné à un destin plutôt qu'à la liberté; la facticité serait un déterminisme aliénant par lequel je ne suis pas maître de ma propre vie. Mon lieu de naissance, mon sexe ou mon milieu social d'origine seraient autant de facteurs qui pèseraient sur moi comme des contraintes indépassables. Mais cela est un mensonge à soi-même: l'homme est condamné à la liberté, puisque c'est à lui de choisir et de se choisir lui-même, sans prétexter les excuses qui tiennent dans l'influence des causes extérieures.

Mais la liberté n'est-elle pas une illusion ? Dès lors est-il vraiment possible de la perdre, si nous ne la possédons pas ? Comme le montre Spinoza dans *Lettre 58 à Schuller*, on peut penser que l'homme n'est qu'un mode, c'est-à-dire une partie de la nature qui subit nécessairement la contrainte des causes extérieures; la croyance en la liberté n'est que l'asile de l'ignorance et l'homme n'est pas un empire dans un empire. La seule liberté à laquelle il est possible de prétendre est celle qui consiste à agir suivant la nécessité de sa propre nature (si ma nature est de penser alors quand je pense je ne suis pas contraint). Il ne s'agit pas de dire que nous ne sommes pas du tout libres, mais de reconnaître que si nous pouvons perdre intégralement la liberté (en agissant exclusivement sous la passion), il n'est pas possible de la gagner absolument (nous ne pourrions jamais être entièrement libres). Dans *Introduction à la psychanalyse*, Freud montre également que la liberté de l'homme est limitée par l'hypothèse de l'inconscient psychique par laquelle je suis déterminé par une étrangeté inconnaissable, faite de pulsions refoulées et censurées. Toutefois, ni Spinoza ni Freud ne nient que nous pouvons perdre la liberté: certes, nous ne pouvons être absolument libres (nous sommes des

modes, nous avons un inconscient), mais avons malgré tout le devoir de nous libérer autant que possibles (nous pouvons agir suivant la nécessité de notre nature, et nous pouvons répondre de nos actions même si nous ne sommes pas transparents à nous mêmes). Quand nous perdons notre liberté, c'est bien souvent par notre faute et cela relève de notre responsabilité.